

La cigarette

Autor(en): **A.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 46

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



ONNA VERA

(Conte.)

QUATRO lulu, que s'étant reincontrâ pè Mordze, sè mettant à dévesà dé toté sorté d'affèrè; pù, s'embryant à djuvî ài cartè : à la poutse ! Lài avâi on chômeu, on jui, on maçon et on vacher. L'è stisse que l'a tot perdu, et qu'a dû payî l'écot, tot grindzô que l'irè.

Po lou consolâ, lé trâi z'auto lài ant offè onna vera su lo lè po passâ lo tein.

Lè vaitcé ti d'accô; louyant on bateau et via su Outsy, cein lequâvè ào tot fin, pisque ètai lo jui que ramavè.

A te que la Vaudâre dè la partiâ assebin, que, po fini, soclliâvè à tréré dâi bouennè.

Lè vaguè fasant dzinguâ lo bateau decé, delé, amon, avau; n'ètai pas dé rirè. Cein l'è zu adhi pé mau, lo bateau virè fond su fond, et lè quatro còo dein lo bret !

Ora ! savâ sa pi, et râva po la Patrie. Tsacon po son compto.

Lo chômeu n'a pas volhiù que sâi dé tréré sè man dé sè tsaussè; l'a colâ drâi bâ.

Lo Jui, qu'asséyive dé nadzi, na pas d'embardzi l'idhie dé coté ! vouâi ! la pouâisive dâi duvè man contré son mor, ein desaint : « Amenâ ». A fooce d'ein agafâ, à-te que lo via avau assebin.

Lo maçon nadzivé quemein 'na renaille, passâvè per dessus lè vaguè, lo mim'affèrè qu'on bouton dé botolhie, restavè onco treinta mètres po itrè savâ, quand l'out fière six z'hâorè : l'arrête franc dé nadzi, et, avau quemein lè z'auto.

Lo vacher que luttâvè qu'on diâbllio a pu arrevâ ào bord; on coup su la teppa, sè revirè ein desaint : « Tant pi por vô ! Mé ie reintro po governâ. Ct. dào Dzorât. »

PIERRE-ABRAM DECOUVRE LES SKIS

PIERRE-ABRAM était bûcheron. Il devait être bien vieux, car je l'ai toujours vu vieux. Il habitait seul avec sa chèvre et son chat dans une maison foraine, à une demi-heure du village. Il ne sortait guère que pour aller au bois, et, comme la forêt était à deux pas de sa maison, il passait sa vie entre les futaies profondes et le coin de l'âtre. Il descendait très rarement au village. Il ne lisait point les journaux, ne s'inquiétait guère de ce qui se passait dans le reste du monde, hors des mises de bois, sa seule préoccupation.

Sa petite vie de solitaire se bornait à son métier, qu'il faisait lentement, avec minutie, à l'ancienne mode, ainsi qu'à sa provision de bois et de pommes de terre pour l'hiver.

Par contre, il n'y en avait point à lui pour reconnaître le sifflet d'un oiseau; il savait distinguer la flûte de la grive du chant du merle, aux fraîches aurores de mai. Ses yeux de lynx diagnostiquaient du premier coup un arbre malade au simple examen de sa cime. Il savait tous

les gîtes des lièvres, les broussailles de framboises, les coins de fraises et de myrtilles, les taillis où poussent la morille noire, les hauts gazons roussâtres où l'on trouve les bolets.

L'hiver, pour ne pas enfoncer dans la neige fraîche, il chaussait ses « cercles », sortes de cerceaux faits d'une bande d'étable pliée en rond, avec deux planchettes pour les courroies. Il faut, je vous l'assure, une certaine habitude pour marcher avec ces engins ! De grand matin, il observait sur la neige les traces des animaux craintifs ou rôdeurs, qui sortent la nuit. Les pistes du lièvre bondissant ou du renard furetant lui étaient familières; il savait où les hases affamées avaient gratté la neige pour ronger l'extrémité des genêts desséchés de l'automne...

Un jour, il y a bien trois ou quatre lustres de cela, sa connaissance des bois se trouva cependant en défaut. En redescendant chez lui, il vit, passant en travers de son sentier battu, une trace jusqu'alors inconnue pour lui. C'était une piste double, plate, droite et régulière, rayée en son milieu d'une mouline en demi-rond; à gauche et à droite, des marques rondes dans la neige... Pierre-Abram s'arrêta, examina, se pencha... ce n'était pas la trace d'un animal, ni celle d'une luge; qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Le soir, contre son habitude, il descendit au village, entra à l'auberge, raconta sa trouvaille, son étonnement. On rit un peu; un des rares skieurs, à l'époque, se trouvant là, lui expliqua...

Depuis, il racontait volontiers sa découverte; on la lui faisait narrer, pour rire un brin. Et lui, d'un air d'importance, il terminait, en son patois de la Combe : « ...Et pis, mé su informâ... l'étâi des saqhiis ! »
Cyprien.

Un nouveau Salomon. — Un automobiliste écraze, dans un village des environs de Martigny, une poule imprudente. En homme bien élevé, il arrête sa machine et offre trois francs au propriétaire, en lui laissant le volatile par-dessus le marché.

— Pas de ça ! répondit le bonhomme, donnez-moi trois francs cinquante et gardez la poule.

Entêtement des deux parties, aucune ne veut céder.

Un paysan vient à passer, s'arrête, écoute la discussion, puis, sortant dix sous de sa poche, les donne au propriétaire de la poule, et met celle-ci sous son bras.

— De cette façon, dit-il je vous arrange tous deux.

TOLSTOI VÉGÉTARIEN

TOLSTOI, pour mettre sa pratique en accord avec ses théories, avait adopté le régime végétarien; quelques membres de sa famille suivirent son exemple. Un jour, toute la famille était à Moscou, et mon grand-père était resté seul à Yasnaïa Polonia en compagnie de ses deux filles Marie et Alexandra. Il advint que ma grand'tante Kousminkaïa, sœur de ma grand'mère, annonça sa visite par télégramme; mes tantes vinrent trouver mon grand-père, lui demandant conseil, quant à ce qu'on lui donnerait à manger, car elle aimait la viande et s'en passait difficilement. On décida de lui servir du poulet, mais mes tantes ne voulurent pas se charger de tuer le volatile. « Ne vous inquiétez pas, leur dit mon grand-père, tout sera fait pour le mieux ».

Quelle fut la consternation de ma grand'tante Kousminkaïa quand, entrant dans la salle à

manger, elle aperçut un poulet bien vivant, attaché par la patte à sa chaise, et se débattant furieusement ! Un gros couteau de cuisine était placé à côté. « Si vous voulez manger de la viande, vous n'avez qu'à vous servir, ma chère » fit mon grand-père avec son plus charmant sourire. Ma tante, la première, rit beaucoup de cette plaisanterie et se contenta des légumes et des fruits de ses hôtes.

Comte Jean Tolstoï.

LA CIGARETTE

INSTALLÉ dans un compartiment de fumeurs à Pierreville, station terminus, je me rendais à F. où j'avais rendez-vous avec un de mes amis.

Sur le quai, je remarquai une petite femme d'environ trente ans, maigre, pétulante, bavarde, mais bavarde !... à vous faire crier grâce.

Elle avait pour interlocuteur un brave homme un peu gauche, qui portait une valise et auquel elle ne laissait pas placer une syllabe.

Soudain, la voix du chef de train s'éleva, tonitruante.

— Madame ! Hé, madame, nous allons partir. L'avertissement de l'employé n'arrêta pas sur les lèvres de cette pie la phrase commencée.

— Eh bien, quoi, madame, réitéra le chef de train, il faudrait voir à monter, ou vous prendre un autre train.

La bavarde daigna enfin s'émouvoir.

— Mais oui, mais oui, ça va bien, dit-elle d'un ton rogue; vous êtes joliment pressé aujourd'hui !

Et elle reprit, comme si de rien n'était, le fil de son discours.

Chacun sait que, sur cette petite ligne où circule deux ou trois fois par jour un train, on est très accommodant pour les voyageurs.

Mais la dame y mettait vraiment trop de malice.

Pour la décider à monter, le mécanicien lança deux coups de sifflet. Alors elle embrassa son interlocuteur, lui fit promettre d'écrire bientôt et chercha un wagon.

— C'est égal, ronchonnait-elle, il ne faut pas venir ici pour trouver de la complaisance !

Tout en regimbant, elle regardait les wagons les uns après les autres, ne trouvant aucun digne de la recevoir.

Le chef de gare s'en mêla :

— Voyons, madame, allez-vous vous décider, que diable ?

— Oh ! c'est de la tyrannie... Quel excès de zèle !

Arrivée dans le wagon, elle examina les banquettes et se décida enfin à s'asseoir en face de moi.

— Si elle réussit à m'arracher quelques mots, pensai-je, elle aura de la chance.

Eh bien, elle ne m'adressa pas la parole, mais elle parla toute seule. Des mots marmottés entre les dents, bien entendu.

Et le train partit, tout doux, tout doux, tout dou...ou...cement, comme cela se chante.

Alors, m'étant assuré de nouveau que notre compartiment était bien celui des fumeurs, je sortis une cigarette et l'enflammâi.

Ah ! mes amis, si vous aviez vu la bavarde s'agiter et tourner vers moi des yeux fulgurants, c'était comique.

— Tout de même, grommela-t-elle, c'est un peu fort ! On peut dire que l'éducation se meurt, que la vieille galanterie n'est plus qu'un souvenir.

Et patati, et patata.

Cependant, le mot goujaterie me fit sortir de ma réserve.

— Pardon, madame, lui demandai-je avec calme, est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas lu l'inscription ?

A ces mots, elle tourna vers moi ses petits yeux noirs, extrêmement mobiles, et me toisant des pieds à la tête :

— De quelle inscription voulez-vous parler ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Mais de l'inscription qui figure aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il me semble que vous avez eu le temps de lire !

— Oh ! monsieur, si vous manquez de savoir-vivre, ne soyez pas impertinent, je vous prie.

— Madame, je n'ai jamais manqué de savoir-vivre envers qui que ce soit ; je demeure strictement dans les limites de mon droit.

— Ah ! voilà bien ce que j'attendais ! Le grand mot est lâché... Mon droit ! Mon droit !... Quand les hommes ont prononcé : mon droit, ils ont tout dit... Triste et lamentable époque, en vérité ! Mon droit ! S'il n'y a pas de quoi mourir de rire !

Où voulait-elle en venir ?

— Enfin, madame, puis-je oui ou non fumer dans le compartiment des fumeurs ?

— Mais fumez donc, monsieur, fumez donc tant qu'il vous plaira, fit-elle ironiquement, mais tout de même, il est des égards que l'on doit à une femme.

Là-dessus elle simula un accès de toux inextinguible, se tortillant en me roulant des yeux éplorés de martyre qui, par ma faute, se voit sur le point de rendre l'âme.

Las d'une telle comédie, je baissais la vitre et lançai sur le ballast ma cigarette à peine consumée.

La dame cessa aussitôt de tousser et moi je m'absorbai dans une contemplation mélancolique du paysage. Mais je sentais peser sur moi le regard triomphant de la voyageuse et c'était un supplice.

En passant devant Cery, mes pensées allaient du bâtiment à la voyageuse.

Quel soupir d'aise je poussai lorsque nous fûmes arrivés à destination !

Justement, mon ami Houlin m'attendait près de l'employé qui recevait les billets.

Nous nous serrâmes la main, puis je lui contai ma petite mésaventure. Je pus même lui indiquer la grincheuse.

— Je connais, je connais, fit Houlin en riant, elle a accompagné son mari qui s'en va quelques jours. Comme elle n'aura plus personne à houspiller, elle va se rattraper sur les uns et les autres.

— Charmant !

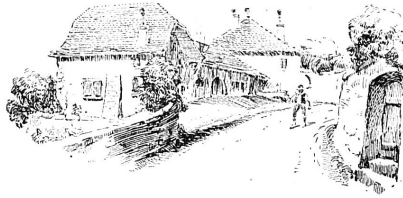
— Le plus drôle, c'est qu'elle se vantera d'avoir empêché un monsieur de fumer dans le compartiment des fumeurs.

— Et quelle est cette femme qui la fumée incommode ?

— Cette femme que la fumée incommode, mon vieux, eh bien, c'est la marchande de tabac de... Regarde ! elle entre justement dans sa boutique. A. C.

Fritz le Hardi et autres récits par Clément Bérard. Illustré de nombreux dessins. Un volume in-16° sous couverture illustrée en deux couleurs. — Editions Spes.

M. C. Bérard, instituteur à Sierre, qui signe « Au cœur d'un vieux pays », nous donne dans ce nouveau volume une charmant bouquet composé pour la jeunesse de chez nous. M. Bérard aime son Valais par-dessus tout et il veut le faire aimer par des récits captivants, susceptibles d'ineuler à nos enfants les sentiments les plus élevés : l'amour de la patrie, le respect filial, la charité fraternelle, la probité, la confiance en la Providence. On peut dire qu'il a pleinement réussi et son livre pittoresque, destiné d'abord aux jeunes Valaisans, sera goûté tout aussi bien par la jeunesse de tous nos cantons romands.



UN DERNIER ESPOIR

Il y avait deux autour de la table : un vieux tout ratatiné, ridé comme une pomme au printemps, et de l'autre côté, un jeune homme qui souriait bêtement à la flamme vacillante de la lampe à pétrole. C'était le fils, un idiot.

La mère entra.

— Quelle vie de chien, lui dit le vieux en relevant la tête, que ferions-nous si tu n'étais pas là !

La femme posa sur la table une grosse corbeille de linge qu'elle avait été chercher au village.

— Tu as bien de la peine, ma pauvre, continua le vieillard ; si je pouvais au moins t'aider... Et le malheureux regarda ses mains toutes gonflées et déformées par le rhumatisme. Puis, jetant un coup d'œil sur la corbeille de linge :

— Tu as trouvé bien du travail, aujourd'hui. Peut-être qu'on pourra s'acheter un peu de viande.

— Peut-être, murmura la femme. Mais je crains bien que ce soit une des dernières fois. Je me fais vieille et n'ai plus tant d'avance au travail. Les paysans voyent bien que je ne suis plus aussi habile qu'avant. Il y en a qui rechignent quand je leur demande du travail.

— Bien sûr, dit le vieux en hochant la tête, on devient vieux... Je ne peux même plus me lever de cette chaise... Peut-être qu'on aurait déjà des économies, si j'avais pu continuer à travailler. Heureusement que tu as toujours ta classe de couture, l'hiver. Ça nous aide bien.

— Ecoute, Paul, je n'ai pas encore osé te le dire, mais il le faut bien maintenant. Le syndic m'a appelée l'autre jour, comme je passai devant chez lui. Il m'a dit que l'hiver prochain, je ne dirigerai plus la classe de couture. Oui, il m'a dit comme ça que le village s'était bien agrandi, qu'on était forcé, ma foi, de se montrer plus exigeant et que le conseil communal avait décidé de faire venir une maîtresse de la ville pour diriger la classe de couture cet hiver.

Le vieillard sursauta.

— Et nous, cria-t-il, et nous, qu'allons-nous devenir ? Si au moins nous avions un fils capable de nous aider un peu. Le pauvre, il faut bien qu'on reste pour le nourrir. Quant à nous, mon Dieu, on a bien assez vécu... ce serait bien doux de se laisser mourir maintenant. Mais que deviendrait notre pauvre Jean ? Marie, n'y aurait-il plus d'espoir ?

La mère secoua la tête.

— Je ne vois rien, dit-elle. Tu as raison, si nous n'avions pas Jean... Et les deux pauvres vieux tournèrent la tête vers l'idiot qui s'amusait avec les journaux recouvrant la corbeille de linge.

Le vieillard prit un feuillet et machinalement jeta un coup d'œil dessus.

Il eut tout-à-coup un haut-le-corps, se pencha de nouveau sur le journal et parut lire avec la plus extrême attention.

— Ecoute Marie, cria-t-il brusquement, écoute ce que je lis : Il va bientôt passer au vote une loi qui aurait pour but de venir en aide aux gens qui sont dans la misère. On pourrait recevoir jusqu'à six cent francs chacun par année ! Songe donc, peut-être bien qu'on recevrait au moins mille francs tous les ans pour les trois... Plus de misère alors... ce serait le salut !

Lorsqu'elle se fut assurée que son mari disait vrai, la pauvre femme n'ajouta mot. L'émotion était trop forte. Mais une larme coula sur sa joue, une larme de joie.

VALSE TRISTE

E ELAS ! ma mie, la seule chanson que je sache est la valse triste du temps d'automne !

Nous n'irons plus au bois, ma belle ; puisque tout y est mort et que le feu d'artifice des feuillages rutilants s'éteint sous la brume et l'ondée !

Nous ne côtoyerons plus le lac bleu, car le flot ne jase plus comme aux jours clairs ! Au jardin, le chrysanthème échevelé met la dernière main à sa permanente, et la pelouse a fané son vert velours ! Partout, ma mie, monte cet air mélancolique, cet air douloureux de la valse triste du temps d'automne !

Vous aimez l'automne, coquette que vous êtes ! parce que vous pressentez la chambre tiède, cadre précieux de votre beauté ! L'automne est, pour vous, l'heure d'élection pour les soupirs, les projets, les aveux : après l'ardeur juvénile du printemps, après la griserie de l'été, vient le temps de la maturité, où l'on veut réaliser ! Belle entre les belles, avouez donc que cette valse triste du temps d'automne vous plaît, puisque votre beauté sait en tirer profit !

Et la griserie secrète de cette valse triste me gagne : les souvenirs des saisons passées montent en moi, fervents ! C'était le printemps, l'été ! après ce dur hiver !... Puis un bouquet de saisons a versé ses pétales meurtris dans l'oubli !... C'est un défilé de vœux, de promesses, mais c'est vous qui êtes l'enchanteresse de toutes les saisons, c'est vous, toujours, qui donnez la saveur du moindre moment, dans la fuite du temps !

La valse triste, c'est, au fond, une appréhension, un doute qui germe. Savoir, belle enfant, si la saison qui voit mourir les choses ne sera pas l'heure qui verra périr nos espoirs... Et pouvoir saisir l'adorable moment pour que rien ne nous le puisse ravir, l'enlever dans le froid tourbillon de la valse triste du temps d'automne !..

St-Urbain.

Aucune ressemblance. — On montre à Lapurée la photographie d'un financier bien connu.

— Il est ressemblant, n'est-ce pas ? lui demanda-t-on : c'est bien son attitude ordinaire, les mains dans les poches ?

— Mais non, il n'est pas ressemblant du tout : il devrait avoir les mains dans les poches des autres.

Pas féministe. — La jeune femme. — Oui ! grand-père ! moi, je suis pour l'affranchissement de la femme.

Le grand-père. — Mais, petite folle, si tu étais affranchie, tu serais timbrée.

MOMIE VIVANTE

S OUS ce titre, un lecteur nous envoie la curieuse histoire que voici : « Le sarcophage renfermant la momie d'une grande-prêtresse du collège d'Ammon-Ra, qui vivait à Thèbes 3500 ans avant notre ère, fut acheté par un Anglais ; cet Anglais fut blessé et amputé d'un bras. Une personne qui avait eu la momie en garde fut plongé brusquement dans la misère ; le gardien suivant fut assassiné. Un photographe prit un cliché du portrait de la prêtresse peint sur le couvercle du sarcophage, il vit apparaître sur la plaque une personne vivante ! Il décéda peu de temps après. On confia la momie à un nouveau gardien qui mourut subitement. Destinée au British Museum, celui qui voulut l'y placer fut très grièvement blessé ; ces faits furent contés par M. Flechter qui ne survécut pas au récit ; un savant et un ingénieur raillèrent cette anecdote ; le premier se suicida, l'autre fut très gravement blessé. Cette momie se trouvait au British Museum sous le No 22-542 ; tous ceux qui la visitèrent en gardaient un souvenir néfaste ! Le photographe qui en vendait l'effigie déclara à un journaliste parisien qu'il devenait aveugle. Le British Museum voulut se débarrasser de la fâcheuse pensionnaire, et l'Américain, qui n'était pas superstitieuse, l'acheta : la grande-prêtresse fut embarquée sur le « Titanic », dont c'était la première traversée ; ce bateau splendide périt corps et biens ; je pense que cette